

Ⓜ Stages de pré-rentree scolaire : "Je veux avoir une belle situation plus tard"



Certains organismes de soutien scolaire proposent des stages d'été pour s'affûter avant la reprise des cours. Culte élitiste de la performance ou conséquence de la pression sociale liée à l'angoisse du chômage ? Reportage dans un lycée privé parisien.

Paris est encore en vacances, et dans cette rue du 5e arrondissement, beaucoup de bistrots et de boutiques sont encore fermés "pour congés annuels". Pourtant, ce lundi d'août, autour de 8 heures du matin, une vingtaine d'ados sont rassemblés sur un bout de trottoir devant le lycée privé Sévigné. Mutiques, penchés sur leurs portables, ils attendent. Bermudas, robes légères, cheveux en bataille, les mines sont bronzées, mais pas bien réveillées. La porte de

l'établissement s'ouvre sur un trentenaire jovial : "On y va ?". Et la petite troupe silencieuse se met lentement en rang pour entrer dans l'établissement.

Alors que la majorité des élèves de France commencent à peine à penser à la prochaine rentrée scolaire, ceux-là participent à un stage de pré-rentree, organisé par le Groupe réussite - Objectif prépas, nouvel acteur sur le marché des cours particuliers, lancé il y a six ans. Tout au long de la semaine, pendant que leurs futurs camarades se prélassent à la plage, à la piscine, ou devant YouTube, ces courageux stagiaires vont bâcher les programmes scolaires de 3 à 6 heures par jour.

Augustin*, 17 ans, est l'un d'eux. Futur élève de terminale à Notre-Dame-de-Meudon, dans les Hauts-de-Seine, il est là pour suivre des cours de maths, de sciences physiques et de sciences naturelles. Pas hyper motivé, le jeune homme :

"Je n'ai pas de problème de notes, mais plutôt un problème de travail, on va dire. Ce stage, c'est pour me remettre dans le bain."

Une décision imposée par ses parents, peut-être ? "Disons que c'est une décision commune", lâche-t-il, guère convaincu.

500 euros le stage

Derrière Augustin, les rangs grossissent au fur et à mesure que des retardataires arrivent. Deux amoureux se retrouvent. Une mère accompagne sa fille, un peu intimidée. Assis derrière une petite table dans le hall d'entrée du lycée, Aghilas Hached et Jonathan Molon, respectivement co-fondateur et responsable du développement commercial du Groupe Réussite. Les deux teneurs, tous deux passés par une classe prépa, se sont connus sur les bancs de Télécom SudParis. Ils accueillent les adolescents, pointent leur nom au Stabulo, saluent chaleureusement ceux qui ont participé à un précédent stage, avant de les envoyer dans leur classe.

"Cette semaine nous avons une centaine de jeunes inscrits, de la seconde à la première année de classe prépa, explique Aghilas Hached. Contrairement aux idées reçues, les profils des jeunes qui participent à nos stages intensifs sont très variés. On a les deux extrêmes : des élèves de lycées parisiens élitistes, comme

Louis-le-Grand, et d'autres qui sont inscrits dans des établissements publics de banlieue, où le suivi des élèves est parfois insuffisant."

Coût du stage pour les familles : autour de 500 euros. "Une somme", reconnaît Christiane Tortosa, mère de famille venue de Marolles-en-Brie, dans le Val-de-Marne, pour accompagner son fils, Victor. "Il va entrer en terminale au lycée militaire d'Autun, en Saône-et-Loire. Ce stage, c'est pour lui permettre de réussir sa rentrée, en se concentrant sur les matières fondamentales. Plus tard il veut devenir pilote d'hélicoptère, pour ça il lui faut d'excellentes notes." La mère de famille reconnaît qu'elle met de la pression sur son fils, tout comme sur ses deux autres enfants, l'aînée en prépa et le petit dernier en sixième :

"Mais on n'a pas le choix ! Dans l'Education nationale, il y a un nivellement par le bas. A l'heure de la globalisation, la concurrence est très forte. S'ils ne réussissent pas leurs études maintenant, après, ça sera fichu pour eux."

Pendant ce temps, les cours ont déjà commencé. Mathématiques, évidemment, mais aussi français, économie, philosophie... En salle S35, au troisième étage du lycée, de futurs élèves de première planchent sur le programme de sciences physiques. Le professeur leur a distribué une liasse d'une vingtaine de pages, estampillées du logo de l'organisateur, qui résume le programme de troisième, et introduit celui de seconde. Il y a aussi une autre liasse, avec une série d'exercices. L'enseignant passe de l'un à l'autre en chuchotant, pour s'assurer que chacun a bien compris, encourage un ado à aller au tableau...

"Je suis là pour me rassurer sur mes capacités"

Rien ne distingue cette session d'un cours traditionnel, si ce n'est le nombre d'élèves : 9. Le luxe. "Comme nous ne sommes pas très nombreux, les profs d'ici peuvent vraiment nous aider, souligne Thya, 19 ans, qui va faire sa rentrée en deuxième année de classe prépa scientifique au lycée Jacques-Decour, à Paris. Ils sont à l'écoute, ils nous soutiennent... C'est impossible à faire dans une classe de 30."

Après une scolarité fluide pendant tout le secondaire, la jeune fille avoue avoir "un peu souffert" en première année de prépa : "Surtout en maths. C'est pourquoi j'avais décidé de suivre un premier stage de remise à niveau pendant

les vacances de Pâques. Ça m'avait beaucoup aidée. En fait, je suis là pour me rassurer sur mes capacités."



Thya, 19 ans, suit un stage de pré-rentree avant de commencer sa deuxième année de classe préparatoire scientifique à Paris. (Xavier Romeder pour l'Obs)

En face des élèves, l'organisme de cours particuliers place des professeurs aux profils très différents : un formateur d'adultes, ancien élève de classe prépa scientifique, pour les cours de sciences physiques niveau seconde ; une étudiante de l'Ecole normale supérieure (ENS) pour les cours de français niveau première ; un professeur de classe prépa à la retraite pour les terminales scientifiques, futurs élèves de prépas.

10h15. C'est l'heure de la pause. Café, eau, petits gâteaux attendent les jeunes cerveaux déjà un peu plus réveillés. Certains se regardent en chien de faïence. D'autres, qui ont déjà participé à des stages durant l'année scolaire, sont ravis de se retrouver. Comme Selim, Ilyès et Ahmid. Inscrits en classe préparatoire scientifique, ils sortent tous les trois de lycées publics de Seine-Saint-Denis. Selim, 18 ans, raconte :

"Dans mon lycée de banlieue, les profs ne sont pas très ambitieux pour nous,

ils se disent qu'on fera des petits métiers. Mais moi, je veux avoir une belle situation plus tard, donc j'ai choisi de faire une classe prépa après mon bac, et après j'espère aller à Polytechnique, Centrale, ou à l'ENS. Le stage de pré-rentree, c'est pour être certain de bien démarrer l'année."

La pression monte

Alors que l'impérieuse nécessité de réussir ses études transpire de tous les discours des jeunes présents ce jour-là, l'ambiance générale du stage reste plutôt décontractée. "C'est encore un peu l'été, rappelle Jonathan Molon. La pression monte au fur et à mesure de l'année. Au moment des stages de novembre, les jeunes sont beaucoup moins détendus."

En cause : la pression scolaire, de plus en plus forte, sur laquelle les organismes de cours particuliers sont souvent accusés de prospérer. Un reproche qu'Aghilas Hached balaie :

"Si nous ne proposons pas ce genre de stages, d'autres le feront ! Ce ne sont pas les organismes de soutien scolaire qui créent la pression. Au contraire, nous essayons de la faire baisser en étant bienveillant, en offrant un soutien personnalisé que l'Education nationale n'a pas les moyens d'apporter. C'est le contexte social qui crée cette pression, le chômage."

Pour sa défense, le co-fondateur ajoute qu'il conseille toujours aux parents de ne pas forcer un jeune à assister à un stage intensif s'il n'en a pas envie : "On leur propose d'envoyer leur ado une journée, sans payer. Et c'est l'élève qui décide à la fin de la première journée de rester, ou pas. Neuf fois sur dix, il reste." C'est dire si ces jeunes ont bien intériorisé l'idée que leur quête de diplôme mérite des sacrifices.

Sandrine Chesnel